

JEAN-MICHEL AUDOUAL

Bouches cousues

roman



Jean-Michel Audoual

Bouches cousues

© Jean-Michel Audoual, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-3991-8

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Mathilde, Alexandre et Jennifer

Un jour, j'écirai un livre sur le silence qui fera beaucoup de bruit.

1

Je m'appelle Mickaëlla Pou, j'ai dix ans et demi et autour de moi, tout le monde s'affole parce que je parle pas. J'ai vu des tas de médecins avec des spécialités bizarroïdes, plein de bouches qui ont articulé à ma place, qui ont cru un instant me guérir et trouver le mystérieux secret qui se cache au fond de moi. Tout au fond. Maman et papa ont même fait des kilomètres et des kilomètres pour m'emmener voir toutes ces bouches, tous ces visages, certains très sérieux, d'autres interloqués. J'aime bien le mot *interloqué*. De toute façon, j'aime tous les mots en général. Je les retiens par cœur, je les guette et même si je suis toute petite, pas plus grande qu'un Pou, je les comprends car ils s'assemblent dans ma tête, ils forment une grande famille qui me tient chaud.

Et voilà, la grande énigme de ma vie, c'est que toutes ces phrases, toutes ces syllabes hibernent depuis ma naissance. Elles acceptent la fatalité du silence. C'est comme si une main invisible se mettait devant ma bouche et les empêchait d'exister. Peu à peu, mes parents en ont eu marre de chercher la grande explication. On a vu de moins en moins de docteurs qui faisaient des grimaces pour me faire accoucher de mon grand silence.

Grand-père Michou, c'est le seul qui essaie de me comprendre sans me juger. Il ouvre pas la bouche très grand pour communiquer. Il sait bien que je suis pas bête, pas sourde. Les spécialistes l'ont bien dit à tout le monde, *cette enfant est tout à fait normale*, et ça, mes parents l'ont en travers de la gorge. Ils disent que si on est normal, on est bien fichu de dire *maman*, *papa*, *bébé*, enfin tous ces mots que j'aurais dû prononcer. Grand-père Michou trouve plein de raisons, des sérieuses et des amusantes pour détendre l'atmosphère mais autour de moi on reste de glace, parce qu'on plaisante pas avec les muettes. L'autre jour, il a dit qu'Einstein avait un retard de langage lui aussi, alors que c'était quelqu'un d'important, et même un génie. Il a bien insisté sur le mot *génie*, bien fort pour que mes parents l'entendent, pour que ça leur rentre bien dans la tête. Mais eux, ils sont énervés par les grandes phrases de grand-père Michou. Ils en ont assez de ses *élucubrations*. C'est un mot magnifique, presque impossible à

prononcer, alors les gens l'évitent, car ils ont peur de se prendre les pieds dans le tapis des syllabes et de passer en plus pour des idiots. Je jure sur la tête de Mistigri, ma peluche préférée, que si je pouvais, je mettrais plein de mots compliqués dans mes phrases, car la langue, c'est ce qu'il y a de plus joli à l'oreille. C'est comme un chant d'oiseau au mois d'avril, quand les premiers rayons de soleil sont enfin chauds, quand on a attendu tout l'hiver ce moment où le merle et la mésange se donneront la main pour faire un concert. Enfin, là, c'est une expression. Les oiseaux ont quelque chose de bien plus pratique, de plus extraordinaire, ce sont des ailes ! Moi, je rêverais de m'envoler. Vous imaginez, ça doit être formidable de se déplier, de voir la terre d'en haut, en permanence. Il y a des gens qui aiment prendre de la hauteur pour observer le monde et la nature avec tous ses petits secrets bien enfouis dans le sol. Certains dépensent une fortune pour faire un tour d'hélicoptère ou un voyage en montgolfière mais les oiseaux, rien. Pas le moindre centime. Ils regardent juste droit devant eux et tout à coup, quand ils le désirent, ils décollent toutes voiles dehors. Même dans les tempêtes, les bourrasques, quand le vent tournoie, ils s'adaptent. Ils font de grands cercles dans le ciel. J'ignore ce que je donnerais pour être un oiseau. Si, je donnerais tous les mots qui se recroquevillent dans ma bouche. C'est sûr que je choisirais un albatros car maman m'a raconté l'histoire de cet oiseau qui avait des ailes blanches, magnifiques, aussi grandes que celles d'un moulin. Elles lui permettaient de voler très haut dans le ciel, au-dessus du monde et de la terre toute petite. Une fois sur le sol, il pouvait plus décoller. Les marins ivres en profitaient, ils riaient et lui donnaient des coups de pied. Moi, je me bouche les oreilles quand tout le monde crie après avoir vidé des bouteilles. Les gens rient pour n'importe quoi, pour des bêtises de grands. Papa se croit plus malin que les autres, il dit toujours : « Ne vous inquiétez pas pour Mik, c'est pas elle qui ira le répéter ». Alors, ça me fait mal d'entendre de telles méchancetés, surtout de la part d'un adulte qui est censé montrer un peu de *compassion*. Ce mot aussi, je l'aime beaucoup, bien qu'on le pratique pas vraiment avec moi. Il signifie qu'on souffre avec l'autre, qu'on se met un peu à sa place. C'est pas le cas de mon père ni des filles de mon âge. Les gens voudraient que je sois comme eux. Ils voudraient que je desserre un peu les dents, que je fasse marcher ma lnette et mes cordes vocales. Mais, je préfère me taire. J'ai pas envie de rire aussi

fort que les grandes personnes qui font du *brouhaha*. Le mot est horrible, plein de voyelles inutiles. C'est comme quand tatie Paulette se met à rire à gorge déployée, c'est affreux, il faut que je m'enferme dans ma chambre. J'aimerais crier « Arrête un peu de maltraiter les notes ! » et j'ai qu'une envie, c'est de me jeter sous ma couette pour écouter les petits moineaux qui pépient au-dehors. Ce que je préfère, c'est le pic-vert qui claque du bec en picorant les arbres et le coucou qu'on entend rarement. C'est beau, c'est esthétique, c'est élégant et quelquefois, il existe aucun mot pour dire les choses, les belles, les affreuses et les plus banales.

Aucun mot.

Grand-père Michou m'a fait une énorme surprise l'autre jour. On fêtait rien de spécial. Il est arrivé avec une grande cage, d'environ un mètre de long, avec un oiseau à l'intérieur. Quand maman a vu le cadeau, elle s'est mise à hurler, à trépigner, à pousser des cris aigus. Alors, il s'est passé quelque chose d'incroyable. L'oiseau a fait une drôle de tête. On aurait dit que ses petits yeux noirs tournaient sur eux-mêmes et il s'est mis à crier aussi intensément que maman, mais surtout aussi bien. Grand-père Michou s'est pas affolé. Il s'est mis à rire par petites secousses, tellement fort que la peau de son menton ressemblait à celle d'un iguane. Quand maman a vu que sa comédie prenait pas, elle a fini par se calmer. On lui aurait annoncé que j'allais rester muette, ç'aurait pas été pire. J'étais bonne pour le monastère, avec les sœurs pas-un-mot. C'est sûr que ça doit faire bizarre d'utiliser sa bouche simplement pour manger et se persuader qu'on en a fini avec les sons. Il y a des jours, ça doit démanger de se dire un petit bonjour, histoire de s'assurer qu'on a pas un chat dans la gorge en train de ronronner. J'admire les soeurs parce qu'il faut du courage pour faire du silence, son meilleur ami. Elles, au moins, elles savent se taire. C'est un peu comme moi. J'ai des tas de choses à révéler, à extirper de mon ventre. Un jour, tous les mots s'envoleront de la boîte-silence. Ils seront précis, directs, en plein dans la cible. Personne me coupera la parole parce que les gens devant moi seront interloqués. Tatie Paulette dira que c'est un miracle, un don du ciel. Elle demandera qu'on fasse une prière pour célébrer ce grand événement. Il faudra le dire au père Etienne et il fera une messe, rien que pour moi. Elle voudra que tout le monde sache que sa nièce est pas folle, anormale, retardée. Plein de mots qui font mal, qui rassurent les grandes personnes quand tout va bien pour elles. C'est pour cette raison que je préfère attendre mon heure, attendre le bon moment pour qu'on dise enfin que Mik a *la langue bien pendue*. C'est pas une expression que j'ai bien comprise mais je me mettrai à parler, c'est sûr, une fois pour toutes, aux yeux et à la barbe de papa qui jurera pour montrer qu'il avait raison. Il dira que c'était bien la peine de faire tant d'histoires et de faire suer tout le monde avec des comportements de petite fille gâtée et peut-être qu'à la place de *suer*, il

emploiera un autre mot. C'est bien son style, mais je l'écouterai pas. Quand il a bu, il dit plein de grossièretés. Je les déteste parce qu'elles claquent comme un coup de fouet, elles abîment les phrases. La langue ressort toute fripée, comme du linge mal repassé. Maman sait très bien que ces mots blessants vont arriver. Elle les flaire de loin. On en a pris l'habitude depuis que je suis toute petite, depuis le temps où papa se penchait sur mon berceau avec des yeux féroces. Il balbutiait *pa-pa, pa-pa* en détachant bien les syllabes. Je me rappelle que j'étais terrifiée d'entendre toutes ces syllabes : *pa-pa, pa-pa*. Il pouvait faire sa petite voix gentille, j'avais quand même peur. Je voyais juste sa bouche rouge-cruelle et ses lèvres faire de la gymnastique. Je me souviens que je me mettais à gigoter de plus en plus fort. Je voulais devenir un albatros majestueux, tout en haut du ciel, dans la ouate-tendresse des nuages. Au bout d'un moment, maman demandait à papa de s'arrêter. Elle disait que c'était inutile de s'acharner. Le « maman », elle l'attendait encore alors qu'elle avait souffert les pierres pendant ses neuf mois de grossesse. Comme jamais. C'étaient peut-être les pires mois de sa vie. Elle le disait même devant moi. Elle parlait des kilos qu'elle avait gardés sans pouvoir s'en débarrasser, de papa qui était de moins en moins attentionné. Elle aurait aimé que je dise *maman* mais je restais silencieuse. Papa fuyait la chambre. J'arrivais à pleurer tout de même, c'était déjà pas mal ! Il trouvait quelqu'un d'autre pour se défouler et c'était *elle*. Elle, qui avait déjà souffert de cette erreur qu'ils avaient commise à deux. Elle, qui allait payer pour ses quinze kilos et ses hanches trop larges. Elle avait du mal à remettre ses belles robes depuis qu'elles étaient condamnées au placard. *Ma pauvre grosse*, c'était le petit nom qu'il aimait lui donner, surtout quand il avait l'alcool mauvais, quand son équipe de foot préférée avait perdu. C'était toujours la même histoire. Les *pa-pa* en boucle comme des lames de couteau dans mon ventre puis maman l'attrapait par les épaules en lui disant que la petite y était pour rien et à mes peurs s'ajoutaient les siennes. Ensuite, c'étaient comme de petits cris de bête qu'on égorge. Je tendais l'oreille autant que je le pouvais. Je guettais le moindre souffle et puis ça finissait par s'arrêter. Un peu plus tard, dans la nuit, j'entendais comme des gémissements, puis rien. Juste le silence. La nuit mangeait toute la lumière de la rue.